

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 - - - - Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

5ÈME ANNEE. No 252. — SAMEDI, 2 MARS 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



EN FLANDRE. — L'ENFANT MALADE.—TABLEAU DE M. DE WINTRE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 MARS 1889

SOMMAIRE

TEXTE : Nos primes.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Eternement et souhait qui l'accompagne, par J. N. Duquet.—Biographie et portrait de M. l'abbé Désilets, par M. l'abbé Panneton.—Explication de nos gravures.—Frou-Frou (monologue) par Chs M. Ducharme.—Deux mots du docteur : Contagiosité de la diphtérie, par le Dr Ambo.—Connaissances utiles.—Mao Kergarec ou le pacte avec le diable, contre braton (suite).—Variétés.—Récréations de la famille.—Feuilletons : Sans Mère (suite).—Guet-Apens (suite).

GRAVURES : En Flandre : L'enfant malade. — Portraits des membres de la famille impériale d'Autriche : L'empereur d'Autriche ; l'impératrice d'Autriche ; L'archiduc Rodolphe, décédé ; l'archiduchesse Stéphanie ; La princesse Elisabeth.—Portrait de M. l'abbé Désilets.—Gravures du conte breton et du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	\$50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

CINQUANTE-NEUVIÈME TIRAGE

Le cinquante-neuvième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de Février), aura lieu SAMEDI, le 2 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste-Catherine et Ste-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Mesdames et messieurs, c'est une comédie
Laquelle, en vérité, ne dure pas longtemps.
ALFRED DE MUSSET.

Il était une fois... un colonel qui avait un neveu et une nièce. La nièce et le neveu n'étaient point frère et sœur, comme bien on pourrait le supposer, mais, au contraire, cousine et cousin.

Le colonel était, de plus, le parrain de sa nièce. Un matin—c'était un jour de printemps, si j'ai bon souvenir—en parlant d'un voyage projeté, Armand—le neveu s'appelait Armand—annonça à son oncle qu'il ne veut plus partir, et que même il aurait l'air d'être traîné au bain, s'il était forcé de l'accompagner.

C'est très grave, tellement grave, qu'une explication est nécessaire et, qu'après avoir causé quelques instants, le neveu apprend au colonel que... sans être amoureux... pas amoureux du tout... il ne serait pas fâché de plaire à Irène—(Irène c'est la cousine)—si... mais que... enfin, elle lui en veut ! c'est clair comme le jour.

..... ?
Pourquoi ? c'est là le secret !

* * Pourquoi ?
Parce que : "si les écrits restent, les bêtises se propagent," et c'est le colonel qui s'exprime ainsi.
"A cette époque, dit la vieille moustache, tu avais certaine toquade en tête ; tu aurais soutenu

que tous les yeux bruns du monde—même ceux d'Irène—n'étaient que de pâles nébuleuses auprès des yeux bleus, alors en faveur. Il y avait longtemps, il est vrai, que tu n'avais vu ta cousine et, la chrysalide n'avait pas attendu ta permission pour devenir un charmant papillon.

— "Mais, qu'ai-je écrit qui ait pu l'offusquer ?"
— "Une chose que les femmes ne pardonnent... que quand elle n'est plus vraie ; tu l'as traitée d'enfant de seize ans, de petite pensionnaire, ajoutant que tu avais une prévention toute particulière contre ces ingénues prétentieuses."

Le voilà, le secret ; la voici la faute qu'il s'agit de réparer.

Irène a surpris sans doute une lettre adressée à l'oncle, et en curieuse qu'elle est—un bien grand défaut, mademoiselle, mais bien nécessaire à cette histoire—elle a lu, et... retenu.

* * Que s'est-il passé dans ce petit cerveau de jeune fille, après la découverte de cette confidence de neveu à oncle ?

Chi lo sa ?

L'oncle juge les affaires de cœur, en vrai soldat qu'il est : Il admet la rancune, ou plutôt le dépit de la jeune fille ; c'est une résistance à vaincre, mais il est persuadé qu'il faut agir bravement, vivement, et attaquer la citadelle ; il y a, du reste, des chances de succès, car il a observé et remarqué que Irène a certaine manière de dire : Cousin ! petit cousin ;... qui signifie bien des choses.

L'attaque est donc décidée, et c'est le colonel qui, pour cette fin, redevient sous-lieutenant, et pousse une reconnaissance.

Voici l'ennemi !

* * — "Tenez, moi, j'adore, cousin, la campagne."

— "Toute seule ?"

— "Comment, toute seule ? Cela dépend... enfin ce n'est pas la question. Je vous disais que dans mes courses de tous les jours, ma préoccupation constante est d'éviter le soleil..."

— "Quel soleil ?"

— "Il n'y en a eu qu'un pour moi, vous le savez bien."

— "Ah ! c'est la chose au monde dont je suis le moins sûr."

— "Dans tous les cas, je ne l'aime pas, sous quelque forme que vous puissiez le comprendre."

— "Rien ne me semble plus risqué que cette assertion, encore une fois. Je suis même convaincu d'une chose, entends-tu ?... Si tu avais la certitude qu'il t'aime à en être malheureux, à en perdre la tête..."

— "Qui, le soleil"

— "Oui."

Vous voyez que l'on se comprend à demi-mot, mais l'ennemi se défend bien et la conversation se termine ainsi :

— "Irène, si tu sors ce matin, méfie-toi du soleil. C'est un traître qui n'attend pas qu'on l'invite et qui se cache partout." (Ce brave colonel en veut au soleil et ne ménage pas les figures un peu tourmentées). "Il t'attendra à tous les détours du chemin et saura te trouver sous quelque ombrage que tu te réfugies !"

— "S'il osait se permettre de m'imposer sa compagnie, je le recevrais comme on reçoit les importuns."

— "Je l'avertirai."

— "Parrain !"

— "Quoi ?"

— "Ne dites rien !"

— "A qui ?"

— ".... Au soleil !"

* * Irène est seule.

— "Je ne sais ce qu'ils ont à me tourmenter avec cet éternel cousin !... Ce qui est surtout agaçant, c'est que tout le monde veut absolument que je l'aime !... On pense donc que mon indifférence à son égard n'est que de la dissimulation ! Pourtant !... Pourtant !... Non, non... Il ne faut pas... je ne puis pas... je ne l'aime pas. Il ne manquerait plus maintenant que parrain se mit en tête de lui persuader que j'en raffole !... Mais, c'est qu'il le croirait, l'insolent ! Ne disait-il pas, l'année dernière, rien qu'à l'idée... ridicule que je pouvais penser à lui : "J'ai une

répulsion instinctive pour les fillettes de seize ans et les petites pensionnaires." Heureusement que ces mêmes pensionnaires ont en horreur les vieux cousins célibataires dont personne n'a voulu... Mon Dieu ! le voilà ! Il serait capable de s'imaginer, en me voyant ne rien faire, que je m'occupais de lui !..."

Cette franchise nous met au courant de la situation et fait comprendre une jolie scène de mari-vaudage entre les deux antagonistes, l'un voulant arracher un aveu, l'autre se tenant toujours sur la défensive.

— "Voyons, que pourriez-vous faire pour moi ?"

— "Moi ? ce que je ferais pour vous ?... oh, bien des choses !"

— "Si, par exemple, vous me voyiez tomber à l'eau, et sur le point de me noyer..."

— "Oh ! je vous jetterais une corde..."

— "Si j'étais malade — dangereusement malade ?"

— "Je vous enverrais porter des bouillons, des confitures aux prunes.—Je les aime beaucoup, les confitures aux prunes."

— "Rien que cela, petite cousine ?"

— "Comment, rien que cela ? Vous êtes bien exigeant. Il ne faut pas attendre des actes héroïques d'un enfant de seize ans..."

Hum ! Hum ! il faut avouer que le cousin n'est pas grand stratège, et qu'il mérite bien la réponse qu'il s'attire bientôt.

— "Vous ne m'aimez donc pas du tout, petite cousine ?"

— "Mais si ! Dites donc, cousin, vous êtes bien sentimental ce matin. Je vous ai déjà fait ma déclaration, mais je vais la réitérer, puisque vous m'y forcez : Je vous aime, cousin, comme toute petite cousine bien née doit aimer son grand et respectable cousin."

Et cette jeune fille, qui répond avec tant d'assurance, n'a que seize ans ! Voudrait-elle déjà se rajourir

* * L'échec à la cousine a été bien paré, et le pauvre Armand va conter sa peine au colonel qui n'y comprend plus rien.

— "Allons, monologue-t-il, ce sera plus dur que je ne croyais, s'ils se mettent ainsi à tirer chacun de leur côté. Et puis, sacrebleu ! moi, les femmes, cela m'embrouille. C'est long comme le pouce que ça vous cache déjà sous des airs innocents, tout le système compliqué de la stratégie féminine. Et puis... il y a une chose sans laquelle on ne peut compter avec elles : leur dignité ! cette précieuse dignité, leur protection, leur seule défense, leur calme suprême dans les crises du cœur. Elles lui sacrifieraient leur bonheur même. Qu'importe ! Il ne sera pas dit que je suis venu pour rien. Mille tonnerres ! Colonel, on a une filleule ou on n'en a pas ; si on a une filleule, il faut à tout prix assurer son bonheur..."

Et voilà le colonel encore parti en guerre !

* * Il revoit Irène, mais il se heurte à une jeune fille qui raisonne comme un petit Balzac.

Décidément, cette enfant sait bien des choses et elle ne se gêne guère de les exprimer en termes un peu crus.

— "C'est étonnant, parrain, comme vous êtes bêtes, vous autres, hommes..."

— "Merci !"

— "... dans certaines circonstances ; laissez-moi achever. Je ne dis pas cela pour vous. Je veux parler de votre sexe en général."

— "Dans quelles circonstances ?"

— "Tenez : des hommes qui ont presque le double de notre âge deviennent parfois, devant nous, de simples enfants. C'est la même candeur ; c'est la même aveugle crédulité. Nous leur faisons à plaisir avaler des couleuvres et, sans que leur logique s'en étonne, nous les transportons brusquement de la plus pure extase au plus noir désespoir."

— "Pardon !... Etant donné un certain état de cœur ?"

— "Parfaitement. Etant donné un certain état de cœur de votre part, le plus fier et le plus sérieux d'entre vous devient la dupe la plus facile..."

— "De votre perfidie. Et cela vous fait rire."

— "Si cela nous amuse ? Je crois bien. Vous

êtes si drôle avec votre mine piteuse de brebis tondues, de martyrs sans espoir.

—“ Pauvre nous !

—“ On vous maltraite, on frappe à tour de bras et vous n'en courbez que plus la tête. Vous prenez des airs désolés à faire croire que vous allez vous mettre à pleurer. C'est d'un comique !... Si vous aviez seulement la pensée de vous redresser, de parler avec dignité, d'un accent noble et mâle, de ressaisir tout d'un coup votre gravité d'hommes, oh ! les rôles changeraient bien vite, mais il n'y a pas de danger. Aussi longtemps qu'il y aura de jolis grands garçons follement épris de méchantes fillettes, tant que le monde sera monde, les choses iront ainsi.

—“ C'est très vrai ce que tu dis là ; mais, ceci ne l'est pas moins : vous ne pouvez donner une plus grande marque d'intérêt au jeune homme que vous tourmentez ainsi, que cette persécution même. Rien ne prouve mieux qu'il plaît, qu'il est aimé.

—“ Je ne trouve pas, moi.”

Nouvel échec à la dame ! voyons elle va se défendre.

Le colonel la regarde, remarque son embarras et semble se souvenir de cette vérité si bien exprimée par Lachambaudie :

Qu'une femme en son cœur refoule son amour
Comme en un fort impénétrable ;
Au carmin de ses joues, au langage des yeux,
On devine toujours l'hôte mystérieux.

Mais que dit Irène ? il y a ici un très joli bout de scène.

—“ Parrain, connaissez-vous l'emblème de cette fleur ?

—“ Non, ma chérie.

—“ C'est la sagesse. Savant philosophe, je vous décore.

—“ Mille grâces, ma charmante souveraine. Pourtant, vous m'êtes bien supérieure dans l'art subtil de philosophie. Vous ne faites que cela depuis un quart d'heure. Mais attendez donc... Voilà mon affaire. Connaissez-vous l'emblème de cette fleur, vous qui savez tant de choses ?

—“ Mais, non.

—“ Elle est le symbole de l'amour caché... Timide enfant, permettez, qu'à mon tour, je vous décore !

—“ Quoi !... que signifie ?... je ne comprends pas, je ne comprends pas du tout.

—“ Je vois, au contraire, que vous saisissez parfaitement.

—“ Je ne sais ce que vous voulez dire.

—“ Parbleu, je brûle mes vaisseaux ! Ce que je veux dire ? C'est que tu aimes Armand, oses-tu soutenir le contraire ?

—“ J'aime... lui... ? ah, par exemple ! Vous tombez mal. Dans tous les cas... je ne sais pas... Est-ce vous qui m'avez escamoté mon fils ?”

Très gracieuse, cette scène.

* * C'est cet échange de fleurs, ou plutôt la dernière fleur donnée par le colonel qui décide du sort de la bataille.

L'amour, dans sa prudence, est toujours indiscret ;
A force de se taire, il trahit son secret.

Il y a bien encore quelques escarmouches, on ne veut pas capituler sans avoir utilisé tous les moyens de défendre la place, sans avoir repoussé un assaut ni aussi une brèche aux remparts, et, Irène qui comprend cela tout aussi bien que son parrain le colonel, lutte encore et finit, non par rendre les armes, mais par contracter une alliance offensive et défensive avec l'assiégeant.

On ne peut pas mieux terminer une campagne.

Cependant, il faut le reconnaître, c'est le colonel qui, par une tirade bien sentie, quoiqu'un peu vieux style, hâte le dénouement.

—“ Mes chers amis, dit-il, j'ai cette superstition : qu'il est ici-bas des prédestinés. Il existe un bonheur exquis, idéal, fait de l'accord, de l'union parfaite de deux âmes sœurs et que Dieu a mis sur la route de certains privilégiés... Tout le monde n'en est pas de cette fête-là. Il est de pauvres diables faits pour l'isolement et qui s'en consolent en regardant jouir les autres. Aussi, petite, quand je trouverai une main loyale dans laquelle je pourrai, en toute confiance, mettre ta gentille menotte, ma plus chère ambition sera satisfaite. Je serai le plus heureux des hommes, en vous disant, selon l'usage antique et solennel : Mes enfants, soyez

heureux !... Je me sauve pour vous dérober le spectacle de mon attendrissement !...”

Les voilà seuls !

—Voulez-vous me laisser achever ma confidence ? Irène, c'est vous que j'aime... que si vous ne voulez pas de cette vie que...

La fillette qui sait tant de choses, a lu sans doute le *Cid*, et répond un peu à la manière de Chimène, ni oui, ni non, mais bien mieux :

—“ Je veux bien, cousin, vous aider à vivre !... Direz-vous encore du mal des petites pensionnaires ?”

C'est tout, quand on s'aime on se marie !

* * Maintenant il faut que je vous dise pour quoi je vous ai mal conté ce joli conte, qui a pour thème cette charmante chose que l'on nomme l'amour.

Ce conte est une comédie en un acte, une bluette, un coquet lever de rideau que vient d'écrire une de nos compatriotes, femme d'esprit et de cœur qui ne m'en voudra pas, j'en suis sûr, des remarques que je me suis déjà permises et que je vais faire encore.

Les écrivains sont trop rares chez nous —ou trop nombreux, cela dépend du point de vue auquel on se place—pour faire le silence autour d'une œuvre qui mérite la critique, parcequ'elle a une valeur réelle.

L'auteur a réussi à soutenir l'attention d'un bout à l'autre, ce qui est une des maîtresses qualités de l'art ; les scènes sont bien comprises, et la charpente est bonne. Il y a des bouts de dialogue vraiment délicieux.

Les caractères ! La jeune fille est un peu colonel et le colonel un peu jeune fille, par moments.

Irène abuse de mots qui doivent blesser ses jolies lèvres roses, et le parrain, qui n'a plus l'habitude de mener son régiment au feu—il est vrai qu'il y a des colonels qui laissent leurs soldats en chemin le parrain, dis-je, parle souvent en souscrit, surtout quand il nous prouve qu'il connaît le langage des fleurs, mais il y a remède à tout, et la pièce retouchée fera son chemin.

Quand au cousin, il est dans son rôle et justifie parfaitement le mot d'un poète :

Qu'un galant homme est sot quand il est amoureux !

En somme, je demanderais plus de naïveté à l'ingénue, moins de mignardise du père noble, et je laisserais le jeune homme tel qu'il est, puisque son rôle consiste à ne pas comprendre.

Vous me demandez le nom de l'auteur ?

Madame R. Dandurand, née Joséphine Marchand.

Vous l'applaudirez.

Leon Leduc

ÉTERNEMENT ET SOUHAIT QUI L'ACOMPAGNE

L'auteur de la chronique : *Dieu vous bénisse !* a dit de jolies choses à propos de ce salut. Seulement, nous regrettons ce passage : “ Dans quelques années, à la génération prochaine, personne ne dira plus : *Dieu vous bénisse*, et il ne se trouvera même plus un vieux de bonne foi pour retirer son chapeau en guise de politesse.”

Sans être prophète, mais appuyé sur le passé, surtout d'après l'origine du bon souhait *Dieu vous bénisse*, nous pouvons prédire, sans crainte de nous tromper, que la génération prochaine, suivie de plusieurs autres, continuera à répéter ce bon souhait tout comme nous l'entendons de nos jours dans la généralité des familles, particulièrement parmi celles qui savent encore dire sans rougir, avant le repas, le *bénédictus*.

La coutume de saluer l'éternement a été blâmée il y a déjà de nombreuses années, par quelques écrivains, entre autres Perkins et Voët, parce que, dit l'auteur *Des erreurs et des préjugés*, cette coutume nous est venue des Juifs et des Gentils, comme si nous devions rejeter tous les usages honnêtes qui nous sont venus des uns et des autres. Ils ajoutent qu'elle doit passer pour criminelle, puisque les Pères de l'Église l'ont condamnée. Mais,

ajoute Chevreau, “ ils n'ont condamné que la superstition et les augures que l'on tirait d'éternuer le soir, le matin ou à minuit, à certaines heures, à droite ou à gauche, une fois ou deux, sous le signe du Bélier, du Taureau, du Sagittaire, du Capricorne, etc. ; et il ne faut que le sens commun pour être assuré que cela ne présage ni bien ni mal. Mais si nous souhaitons bonheur et santé à nos parents et à nos amis quand ils s'embarquent pour un long voyage, ou qu'ils entreprennent une grande affaire, où est le mal de leur dire : Dieu vous soit en aide ! quand ils éternuent, puisque l'éternement est une espèce de convulsion et d'épilepsie de courte durée ; qu'il est nuisible quand il est violent et redoublé ; que nous savons, des historiens et des médecins, qu'il a été suivi de la mort en quelques rencontres, et qu'il en est même quelquefois un signe ?”

* *

Puisque l'éternement peut amener ainsi des commotions assez violentes pour compromettre quelquefois la vie des gens qui en sont atteints violemment, pourquoi donc demander avec tant d'instance de faire disparaître ce salut de si bon aloi : *Dieu vous bénisse !* Au contraire, nous devons plutôt espérer qu'il se continuera dans les générations à venir, lors même que l'éternement n'offrirait aucun danger. Est-ce donc si mal, enfin de compte, de celui qui éternue par *Dieu vous bénisse !*

La forme de ce bon souhait, Dieu vous bénisse, eut son origine sous le pontificat de saint Grégoire le Grand, à l'occasion d'une sorte de peste, sévissant en Italie, “ qui se manifestait, dit Collin de Plancy, par des éternements ; tous les pestiférés éternuaient ; on se recommanda à Dieu, et c'est de là qu'est venue l'opinion populaire que la coutume de se saluer tire son origine d'une maladie épidémique qui emportait ceux dont la membrane pituitaire était stimulée trop vivement.”

En voilà assez, croyons-nous, pour démontrer que cette coutume restera et survivra aux “ vieilles mœurs, vieux monuments, vieux costumes, vieux langages et vieilles gens...” voir même aux *jeunes gens de 1889 !*...

* *

L'auteur de la chronique, *Dieu vous bénisse*, cite, à propos des habitants de Siam, un passage de l'ouvrage de M. Louis Tremblay dont la version est tout le contraire, comme mise en scène, de celle publiée dans le *Dictionnaire Infernal*. “ Les Siamois, dit Collin de Plancy, admettent un enfer. Ils disent que, dans cet affreux séjour, il y a des juges qui écrivent sur un grand livre tous les péchés des hommes, que leur chef est continuellement occupé à parcourir ce recueil, et que les personnes dont il lit l'article ne manquent jamais d'éternuer au même instant. De là, disent-ils, est venue la coutume de souhaiter longue vie ou l'assistance divine à ceux qui éternuent.”

Tandis que, d'après la version de M. Louis Tremblay, ce grand livre—au lieu de se trouver “ dans cet affreux séjour.” l'enfer reconnu des Siamois—est placé au céleste séjour, sous les yeux de l'Éternel, etc.

Cette fable légendaire des habitants de Siam, toute ridicule qu'elle puisse être, a certainement meilleure figure dans la version de Collin de Plancy qu'elle en a dans celle citée par l'auteur de la chronique *Dieu vous bénisse*.

* *

Vive à jamais cette sainte coutume, et oela parmi les jeunes gens qui comptent à peine vingt printemps, tout comme au milieu des *vieilles gens*... comptant plus de deux fois trente hivers.

Il faut avouer qu'une coutume qui compte treize siècles d'existence n'est pas chose facile à faire disparaître, malgré les progrès et la science infinie des *lumières* du dix-neuvième siècle.

Que toujours Dieu nous bénisse, à tout âge, dans tous les temps et jamais nous nous en repentirons.

J. N. Duguet



L'EMPEREUR D'AUTRICHE



L'IMPÉRATRICE D'AUTRICHE



L'ARCHIDUCHESSÉ STÉPHANIE
Femme du prince héritier



L'ARCHIDUC RODOLPHE
Prince héritier décédé

LA FAMILLE IMPÉRIALE D'AUTRICHE

L'ABBÉ DÉSILETS, VICAIRE-GÉNÉRAL

En l'année 1848, j'avais le bonheur de faire mon entrée au Séminaire de Nicolet. J'arrivais là, comme la plupart des autres élèves, le cœur gros d'émotions. . . . Je venais de quitter le toit paternel avec tous les êtres chéris qui l'habitent, et je franchissais le seuil d'un autre toit, bien étranger pour moi. Cette grande maison du séminaire, ces nombreuses soutanes qui y circulaient, ces élèves si variés d'âge et de figures, en costume uniforme, les aspects poétiques que présentent les vieux pins, la jolie rivière de Nicolet et les alentours du collège ; tout cet ensemble de choses firent sur moi une impression profonde et teinte d'une certaine mélancolie.

Je ne me lassais de regarder et d'examiner . . .

Le soir de ce premier jour surtout, dans la grande salle de récréation, mes yeux et mon esprit furent au comble de l'intérêt en entendant parler avec bruit, en voyant jouer ou se promener tous ces enfants et tous ces jeunes gens. Les grands en particulier attirèrent mon attention. Ils me paraissaient des personnages tout à fait importants, à leur attitude et à leur manière de causer. Me trouvant près d'un ami d'enfance, qui m'avait précédé d'un an au collège, et qui par là même était en connaissance avec les anciens élèves, je lui fis quelques questions sur certains écoliers dont la figure et l'air me frappaient davantage. Entre autres remarques qu'il me fit fut celle-ci :

—Vois-tu ces grands élèves qui se promènent là ? Eh bien ! ce sont les uns des rhétoriciens et les autres des philosophes.

Des rhétoriciens et des philosophes ! qu'est-ce que c'est que cela ? me dis-je intérieurement.

—Ce sont les premiers de la communauté, continua mon petit ami, et il en est parmi eux qui ont de grands talents, entre autres ces deux qui passent actuellement devant nous. Ils sont tous deux des compositeurs distingués et les membres les plus brillants de l'Académie.

J'en voyais des chandelles ; et je ne comprenais qu'à demi ces observations si nouvelles pour moi.

—Quels sont leurs noms ? dis-je à mon interlocuteur.

—L'un se nomme I. G., et l'autre Luc Désilets. Ils sont tous deux de la classe de rhétorique.

Je ne perdais pas de vue ces deux élèves si honorablement mentionnés, et je constatai bien des fois plus tard la justesse de l'appréciation de mon jeune compagnon. Bien des années se sont écoulées depuis ce jour si remarquable, si émouvant. . . .

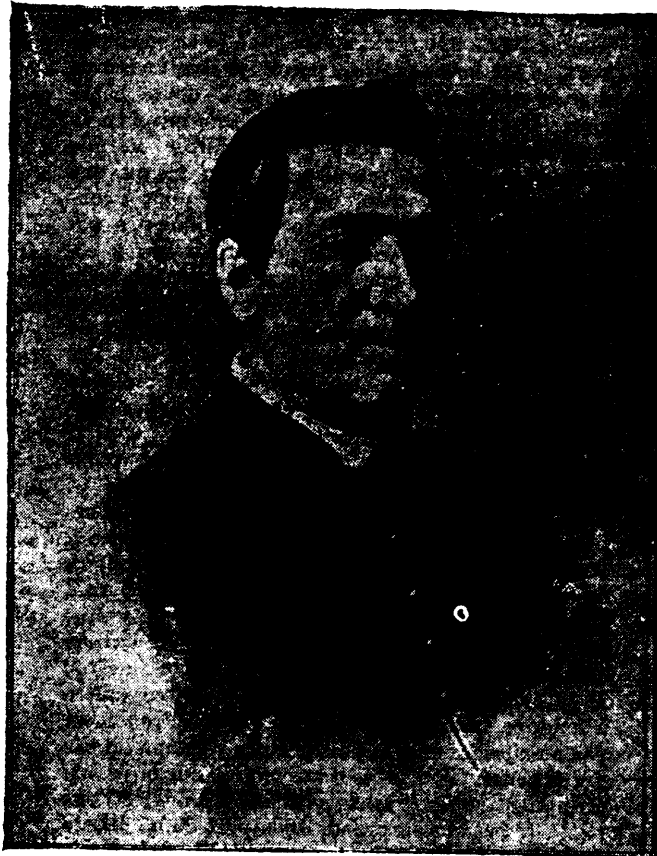
L'un et l'autre de ces élèves ont fait leur chemin et leur marque dans la société. Je retrouve aujourd'hui l'un d'eux à la tête d'un des premiers séminaires du pays et honoré du titre de Vicaire-Général. L'autre, honoré du même titre, s'éteignait, il y a quelques mois, dans la paroisse du Cap de la Madeleine, dont il était le curé bien-aimé depuis à peu près vingt-cinq ans. Hélas ! cette mort prématurée a pris tout le monde par surprise. Naguère encore, le digne et regretté défunt paraissait jouir d'une excellente santé. Il semblait le croire, lui du moins ; il nourrissait des projets d'embellissements et de décorations concernant son vieux sanctuaire du Rosaire, ainsi que sa nouvelle et belle église et leurs alentours. Il se proposait d'ouvrir un registre dans lequel il devait relater les principaux faits merveilleux qui se sont opérés depuis une quinzaine d'années surtout, dans l'antique petit temple, par l'intercession de Notre-Dame du Rosaire.

Tout l'hiver dernier qui a été rude, l'on s'en souvient, il a fait voyage sur voyage et paraissait continuer de jouir de cette forte santé qui lui a

permis de fournir une carrière laborieuse, soit dans le ministère sacré, soit dans le dur métier de la plume, dont il était un des nobles représentants dans notre pays.

Je puis en parler avec connaissance de cause ; car il est venu plusieurs fois me voir dans le cours de cet hiver, et m'apporter les consolations de l'amitié, malgré les mauvais temps, malgré les difficultés des passages sur la glace. Retenu et languissant dans ma chambre depuis plus d'un an, déjà en proie pour ainsi dire aux étreintes de la mort, j'étais alors bien loin de prévoir qu'il partirait avant moi de la scène de ce monde. J'étais bien loin de penser que j'aurais à payer sitôt par mes prières et par l'hommage du présent écrit, les services inappréciables que son cœur si généreux, si charitable, m'a souvent rendus dans le cours de ma vie, mais surtout durant cette longue maladie dont il a plu à Dieu de m'affliger.

Je veux donc essayer ici d'esquisser le portrait de cet humble prêtre qui a passé sur la terre, comme son divin modèle, *en faisant le bien*. Autant que pour l'abbé Moreau, je sens le besoin de demander l'indulgence des lecteurs du MONDE



M. L'ABBÉ LUC DÉSILETS

ILLUSTRÉ relativement à cette biographie.

Bien que l'abbé Désilets n'eût pas des aptitudes universelles, pour ainsi dire, comme le savant professeur, il était cependant doué, lui aussi, de facultés éminentes, et il a tracé un sillon lumineux dans le champ de l'église canadienne comme dans celui de la patrie. Les principaux journaux du pays, entre autres la *Minerve*, le *Monde*, le *Courrier du Canada*, le *Canadien*, l'*Étendard*, et, de concert avec ces organes, la voix autorisée de Sa Grandeur Mgr Lafêche, ont proclamé solennellement le haut mérite du curé du Cap : sa foi et son humilité profondes, son zèle et son amour apostoliques pour l'Église, son talent distingué comme écrivain.

L'abbé Désilets est natif de la paroisse de Saint-Grégoire-le-Grand, dans le comté de Nicolet. Son père, M. François Désilets, vénérable octogénaire qui vit encore, et sa mère, Marguerite Hébert, décédée il y a deux ou trois ans, descendaient tous deux de ces familles acadiennes qui, lors de la conquête, émigrèrent au Canada et vinrent se fixer sur les bords du petit lac Saint-Paul. Ces deux personnes, types remarquables de la race noble,

loyale et catholique de l'Acadie, ont élevé une famille nombreuse et des plus distinguées.

M. Alfred Désilets, actuellement protonotaire de la ville des Trois-Rivières, a rédigé longtemps avec succès le *Journal des Trois-Rivières* ; M. le chevalier Gédéon Désilets s'est distingué jadis par son dévouement à Pie IX et à la Papauté, et dirige actuellement le *Journal* avec un talent non contesté ; M. Pétrus Désilets remplit avec honneur ses fonctions de notaire ; une de leurs sœurs, religieuse au couvent de l'Assomption de Nicolet, a déjà occupé le haut poste de Supérieure-Générale ; et les autres membres de la famille sont d'honorables et prospères cultivateurs.

Le défunt grand-vicaire était l'aîné de cette intéressante famille. Le ciel l'avait comblé des dons et des qualités qu'il s'est plu à verser sur sa race : robuste santé, intelligence vive et élevée, bonté et douceur de caractère, foi forte, énergie indéfectible dans l'action, intrépidité dans le combat et le danger.

Il avait un regard limpide et profond, symbole de son œil intellectuel qui était si pénétrant. Sa figure en général respirait la candeur et la sérénité de son âme.

Quoique porté naturellement aux fortes études, aux considérations philosophiques sur l'Église et la Société, il ne manquait pas cependant de sensibilité et de sentiment artistique : la musique, la peinture et l'architecture l'intéressaient beaucoup, et les beautés de la nature en général le frappaient vivement. Il était charmé des aspects poétiques que présentent la surface et les bords du lac Saint-Paul, ainsi que la riche vallée et le coteau ombragé qui le longent jusqu'à la paroisse de Bécancourt. Souvent il me parlait de ce paysage qui le faisait songer aux poétiques vallées et aux verdoyantes prairies de Beaubassin, de Beauséjour et de Grand-Pré, de l'Acadie, si harmonieusement chantées par le poète Longfellow dans sa charmante *Évangeline*.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, notre cher défunt était dans la classe de rhétorique lorsque je le vis pour la première fois. Il passait dans la communauté pour un élève de premier talent, et il luttait avec son confrère et ami, I. G., pour la prééminence dans la classe. Souvent, sur la liste de la semaine, on les trouvait tous deux *ex-æquo* à la tête de leurs condisciples. Si toutefois l'un était seul premier, l'autre venait immédiatement en second, et *vice-versa*. La lutte était intéressante, surtout dans l'enceinte de l'Académie. Quoique plus jeunes que les philosophes, ils étaient cependant considérés par ces derniers comme des compositeurs et des écrivains de premier mérite, et

les passes-d'armes se faisaient ordinairement entre eux-mêmes. L'un d'eux arrivait un jour à la séance avec un travail d'une vingtaine de pages de papier grand format. Il frappait vivement l'auditoire, soit par l'intérêt du sujet, soit par le mérite de la forme. A la séance suivante, son rival produisait une composition d'un intérêt non moins frappant à tous égards. Aussi, les membres de la Société étaient-ils impuissants à décerner la palme aux deux brillants champions.

J. E. Parneton

(A suivre)

A dix-huit ans, dans une heure de tristesse, cherchant ma voie, je gémissais, je reprochais à la Société mon abandon, ma détresse. "Tu accuses la Société ! me dit sévèrement mon ami, Jean Reynaud, mais jusqu'ici quels services lui as-tu rendus ?"—ED. CHARTON.



L'ENFANT MALADE

Cette gracieuse composition, est l'œuvre de M. de Winter, et a été remarquée au salon de Paris. Le peintre a reproduit cette scène intime avec les costumes des femmes du Nord.

L'expression, le groupement harmonieux des personnages, le soin que prend la mère pour décider l'enfant malade à manger, l'inquiétude triste de la grand-mère, tout concourt dans cette scène de famille à exciter l'émotion.

LA FAMILLE IMPÉRIALE D'AUTRICHE

La famille d'Autriche vient d'être cruellement éprouvée, et nous publions les portraits de l'empereur et de l'impératrice, celui de l'archiduc Rodolphe, de sa femme la princesse Stéphanie de Belgique, et de sa fille, son héritière, la petite princesse Elisabeth, en qui quelques-uns veulent voir, malgré la coutume, la future impératrice.

Qui était ce jeune prince qui vient d'être frappé à mort dans des circonstances si mystérieuses ? Voici le portrait qu'on en a tracé :

L'archiduc Rodolphe.—Blond, élancé, d'une taille au-dessus de la moyenne, les yeux d'un bleu très doux, une petite moustache blonde ombrant la bouche des Halsbourgs, une barbe très courte : tel était l'archiduc qui vient de mourir. Il était né le 21 août 1858. Il avait dès sa jeunesse, dès son enfance, été l'idole des Viennois. Quand ils parlaient de *Rudi*, ils avaient tout dit.

En 1873, on l'émancipa ; en 1878, il entra dans l'armée ; deux ans après, il était amiral et général, et cet avancement, qui eût fait sourire chez un autre prince, sembla tout naturel chez lui. D'excellentes études l'avaient préparé à la vie militaire, et il se trouva à la hauteur de sa mission.

L'archiduc aimait beaucoup la littérature et il a même été collaborateur du *Figaro*. Il parlait français comme un Français et, depuis son mariage avec la fille du roi des Belges, la princesse Stéphanie, le français était devenu la langue favorite de la jeune cour ; pauvre jeune cour ! que de plans on y a formés pendant que la petite archiduchesse Elisabeth (née en 1883) dansait au milieu des salons !



La princesse Elisabeth, fille du prince Rodolphe

Nous avons déjà raconté, dans les précédents numéros du MONDE ILLUSTRÉ, les tristes circonstances dans lesquelles l'archiduc Rodolphe est mort.

Il faut qu'un artiste oblige la nature à passer à travers son intelligence et son cœur.—P. DELAROCHE.

Je demandais à une parente s'il ne lui était pas bien pénible de vieillir.—Non, me répondit-elle ; je me sens meilleure.—Ed. CR.

FROU-FROU

MONOLOGUE

Frou-Frou, Frou-Frou ! on n'entend que cela partout, à la cuisine, au boudoir, au salon ; mon nom est devenu je ne sais pourquoi, le refrain de la maison. Si papa trouve du poivre rouge dans son tabac, et maman du sable fin dans sa tabatière, la coupable c'est Frou-Frou et nulle autre que Frou-Frou ! Est-ce ma faute, à moi, si je suis sage à ma manière, et si je ne suis pas grande demoiselle comme mes sœurs aînées ? Moi imiter Floriette et Célestine !... Ah, ah, ah ! que ce serait drôle ! Je me vois en petite robe courte, avec une tournure haute... haute comme celle de l'autruche empaillée du cabinet paternel, et me dandinant sur la rue, bras-dessus bras-dessous avec mon petit cousin Raoul. Fi du petit cousin ! c'est un vrai cavalier qu'il me faudrait, un jeune galant portant monocle, fine moustache, souliers blancs, boutons de rose et badine flexible. Mais j'y pense, que lui dirai-je !... La belle affaire ! je lui répéterais mille jolis contes sur ma poupée blonde... elle aime tant les beaux garçons ! Que je rirais, s'il pouvait s'en amouracher et me la demander en mariage ! Je ne dirais pas oui tout de suite, croyez-moi. Et si mes boucles soyeuses, et mes beaux yeux noirs, lui souriaient davantage ? Cela peut fort bien arriver. Oh ! alors j'irais me jeter au cou de papa, je me ferais petite... petite, je l'embrasserais et je le *minoucherais* jusqu'à ce qu'il donne beaucoup... beaucoup de rubans et un beau miroir à sa Frou-Frou, oui, un beau grand miroir où elle pourrait se mirer à son aise, et bien mieux que dans l'onde du ruisseau, lorsqu'elle se plaît à contempler les petits poissons dorés qui jouent à cache-cache parmi les cailloux gris et les bruns coquillages. On veut que j'imite mes sœurs, eh bien, je les imiterai en tout, ou bien Frou-Frou restera tapageuse comme auparavant. Gare au carnet de Célestine ! Mon nez retroussé s'y permettra des indiscrétions prochainement, et je saurai enfin la signification des mille simagrées qu'elle vous fait sans cesse, lorsqu'elle aperçoit son amant ; c'est si commode de pouvoir causer au moyen d'un parasol, d'un gant, d'un éventail, d'un mouchoir et même d'une fleur ! Qui peut s'imaginer, par exemple, que plier son parasol veut dire : " Laissez-là votre ami ; " que porter son gant à l'épaule signifie : " Suivez-moi ; " qu'en fermant mon éventail j'exprime le désir de vous parler ; qu'en passant mon mouchoir à myosotis, sur ma joue, j'avoue candidement que je vous aime d'un amour sincère ! Il paraît qu'il faut être amoureux pour connaître à fond, ce langage mystérieux. Frou-Frou n'est pas amoureuse encore puisqu'elle n'y comprend pas grand-chose. Pourtant, il me semble que si j'avais un petit cavalier je saurais lui *faire l'amour* ! Vous riez. Cela vous surprend, de la part d'une fillette de huit ans ! Cependant, c'est si facile ! Je ferais tout comme Floriette. Il me dirait : " Ma chérie, mon ange ! "... Une demi-pause. Je baisserais les yeux—" Ma chérie, mon ange !..." Une pause. Il prendrait ma main—" Ma chérie, mon ange !..." Un demi-soupir. Je retirerais doucement ma main " Ma chérie, mon ange, si vous saviez !..." Un soupir ; ma joue se couvrirait d'une légère rougeur, mes yeux rencontreraient les siens et cela le mettrait aux oiseaux. Et voilà ce qu'on appelle *faire l'amour* ! Est-ce si difficile ? Mais, après cela, s'il allait demander ma main à papa ! Me marier, moi ! ah ! bien non, pas tout de suite. C'est trop embarrassant, un mari. Il faut suivre cela partout, puis il pourrait singer papa, et s'amuser à attirer les sauvages à la maison, pour me faire trouver des bébés au fond de l'armoire à linge, ou sous une feuille de chou. J'ai bien assez de ma poupée, elle est sage, au moins, elle, et elle ne m'empêchera jamais de dormir. Ces bébés, cela pleure toute la nuit. Ah tiens, que messieurs fassent les précieuses comme elles l'entendent, moi je reste Frou-Frou ! On a bien plus de plaisir. C'est si amusant de pouvoir faire des niches à Minette, au gros Boulé, à tout le monde, à mes grandes sœurs surtout, quand elles vont conter fleurette à leurs amants, sous le feuillage du berceau. Ah ! je sais surveiller Floriette et Célestine, et bien mieux que maman, encore. Je me glisse en tapinois, tout près d'elles,

et, quand je vois deux bouches se faire des mines par trop sentimentales, frouche ! une petite boule blanche tombe entre les deux, et c'est Frou-Frou qui est embrassée ! Croquez la binette des amoureux si vous pouvez.—" Petite évaporée, espiègle, insupportable Frou-Frou ! " J'en reçois des qualificatifs, c'est égal, je cueille toujours la meilleure part, et je parie qu'il y en a encore beaucoup parmi vous, qui voudraient redevenir petites pour faire des niches, et être embrassées comme Frou-Frou !

Ch. M. Ducharme

Montréal, février 1889.

DEUX MOTS DU DOCTEUR

CONTAGIOSITÉ DE LA DIPHTÉRIE

La diphthérie (*angine couenneuse, croup*) est une maladie très contagieuse qui, tous les ans, prend plus d'extension et fait plus de victimes.

La maladie peut être directement transmise d'un individu malade à un individu sain ; ce sont les fausses membranes de la gorge qui sont les facteurs principaux du cotage, lorsqu'elles sont expulsées par les quintes de toux. Les médecins sont souvent atteints de ce mal. Mais la diphthérie peut encore se propager en se communiquant indirectement de l'individu malade, par l'entremise d'un individu non malade, mais porteur de germes, à un troisième individu.

L'agent infectieux, ou si vous le voulez bien, le microbe de la diphthérie paraît doué d'une grande résistance. C'est ainsi que les appartements où ont séjourné les malades peuvent conserver très longtemps le germe infectieux.

Quelles conclusions tirerons-nous de cette courte étude ?

- 1o Il faut isoler absolument les diphthériques ;
- 2o Tous les objets qui ont été en contact avec les malades doivent être désinfectés ou détruits ;
- 3o Il faudra désinfecter les appartements où auront séjourné les malades ;
- 4o Il faudra que les personnes qui soignent les malades aient le moins de rapports possibles avec les personnes de l'extérieur et qu'elles se lavent soigneusement et changent de vêtements avant de sortir.

Dr AMBO.

CONNAISSANCES UTILES

Manière de préserver les métaux de la rouille.— Il suffit, pour cela, de les couvrir de chaux en poudre. On préserve de la même manière, le fer-blanc, l'acier, les tuyaux de poêle, etc. Tous les objets, lavés dans de l'eau de chaux, ou lavés avec cette eau, se conservent indéfiniment sans s'altérer.

Pour le croup.—On dit que du vieux fromage pulvérisé est un excellent remède pour le croup. Faites en prendre à l'enfant quand apparaissent les premiers symptômes de la maladie, ou aussitôt après que possible, et il sera aussitôt soulagé. Un autre bon remède est une quantité égale d'alun pulvérisé et de sucre.

Soins à donner aux plantes d'appartement.— Les plantes vertes, naturelles, sont la plus belle parure des salons, surtout l'hiver ; mais, en manquant d'air, elles jaunissent perdent leurs feuilles, et finissent par périr. On leur rend toute leur fraîcheur en les arrosant, une ou deux fois par semaine, avec l'eau dans laquelle on a fait dissoudre un peu de sulfate de fer, 10 à 12 gr. suffisent pour une pinte.

Moyen de rappeler la couleur enlevée par les procédés enlevant les taches d'encre.—Si cet accident a lieu, il ne faut pas attendre un instant pour y remédier. Dans ce but, on imbibe la place détachée, encore humide, avec un peu de porc maigre très blanc. Si le rétablissement n'est pas complet, on expose les parties altérées à l'action de la vapeur d'ammoniaque, en les maintenant, jusqu'au résultat désiré, sur le vase contenant ce liquide.

MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

CONTE BRETON. — ILLUSTRATIONS DE M. VIERGE (Suite)

Cependant, le terme fatal approchait, et Mac Kergarec devenait de jour en jour plus triste et plus soucieux. Mais ses enfants, à l'exception d'un seul, étaient de si saints personnages, qu'il comptait sur eux pour le tirer du mauvais cas où il s'était mis. Il alla se confesser à celui qui était recteur de sa paroisse, et lui conta tout. Le prêtre frémit d'épouvante à une révélation si inattendue, dit qu'il n'avait pas de pouvoir suffisant pour un cas si grave, et renvoya son père à son frère l'évêque. Celui-ci lui fit la même réponse et le renvoya à l'archevêque, lequel le renvoya à l'ermite, dans la forêt. L'ermite était un saint homme, qui passait sa vie à prier et à se mortifier, et n'avait d'autre société que celle des animaux du bois, avec lesquels il vivait dans les meilleurs rapports, et ils se rendaient des services réciproques. Tous les jours, son ange gardien venait le visiter et causer avec lui familièrement.

Mao trouva l'ermite qui priait sur le seuil de sa porte, les yeux levés au ciel. Il attendit qu'il eût terminé sa prière, puis il lui remit une lettre de son fils l'évêque, qui lui expliquait le cas désespéré de leur père. L'ermite lut la lettre, et, les larmes aux yeux, il dit :

— Hélas ! mon père, le cas est tellement grave que je n'y ai aucun pouvoir, pas plus que mes frères. Mais passez la nuit sous mon toit, je prierai pour vous jusqu'au matin, et alors je pourrai peut-être vous donner un bon conseil.

Au milieu de la nuit, pendant que le père, brisé par la fatigue, dormait, le fils reçut, à l'heure ordinaire, la visite de l'ange, qui lui parla de la sorte :

— Aucun pouvoir, sur la terre, ne peut délier votre père du fatal contrat signé de son sang ; mais j'implorerai pour lui la sainte Vierge, ma maîtresse, et demain je vous rapporterai sa réponse.

Et l'ange s'envola vers le ciel, et l'ermite continua de prier jusqu'au jour.

— Eh bien ! mon fils ? demanda le père quand il s'éveilla.

— Eh bien ! mon père, j'ai reçu, comme d'habitude, la visite de mon bon ange, et je l'ai entretenu de votre cas. Il m'a promis d'implorer en votre faveur la sainte Vierge, qui, à son tour, implorera son divin fils, et il m'apportera sa réponse cette nuit. Restez donc encore avec moi jusqu'à demain matin, et nous passerons cette journée à prier et à pleurer pour l'expiation de votre crime.

L'ange, remonté au ciel, s'agenouilla aux pieds de sa maîtresse, la sainte Vierge, et implora sa protection toute-puissante pour le père de son ermite. La sainte Vierge compatit au malheur de Kergarec, et alla intercéder pour lui auprès de son fils.

— Kergarec, dit le bon Dieu, a salué le diable avant moi, sur la porte du château de son seigneur ; il a même repoussé mes offres de service contre son ennemi, à qui il venait de vendre son âme pour de l'or, par un pacte signé de son sang, et qui est aujourd'hui dans l'enfer. Je veux bien pourtant m'intéresser à lui, puisque vous m'en priez, ma mère, et à cause de ses enfants, qui sont des saints, à l'exception du plus jeune. Mais, avant de pouvoir obtenir son pardon, il faut qu'il aille lui-même, pendant qu'il est encore à vie, retirer des mains de Satan le contrat par lequel il s'est vendu à lui, pour de l'or. C'est là un voyage périlleux, et pour lequel il faut un grand courage ; mais je l'y aiderai de manière à lui rendre le succès possible. Voici une baguette blanche que vous lui remettrez et avec laquelle il pourra, s'il a confiance en moi, tenir en respect les démons et forcer

Satan à lui restituer le contrat signé de son sang. Mais il faut qu'il se rende dans l'enfer, avant que le temps soit tout à fait expiré, autrement le succès serait impossible, et Satan serait dans son droit en exigeant la stricte exécution du pacte.

La sainte Vierge remercia son fils, prit la baguette blanche et la remit à l'ange, qui s'empressa de l'aller porter à l'ermite avec les instructions nécessaires.

L'ermite parla de la sorte à son père, quand l'ange se fut retiré :

— Tout espoir n'est pas encore perdu, mon père, et, grâce à l'intercession de mon bon ange et de la sainte Vierge, le bon Dieu, dont la miséricorde est inépuisable pour le pécheur repentant, daigne encore s'intéresser à vous et vous fournir les moyens de vous sauver des griffes de Satan. Mais, il faut vous armer de courage et affronter de grands dangers.

— Nul danger ne sera au-dessus de mon courage, mon fils.

— Voici ce que vous devez faire, mon père : il vous faudra aller, vivant, en enfer, pour arracher des mains de Satan le fatal contrat signé de votre sang, et cela avant l'expiration du terme, qui aura lieu dans trois jours.

— Aller dans l'enfer !... Mais personne n'en est jamais revenu !... et pourtant j'ai pleine confiance en la parole de Dieu, puisque c'est lui-même qui me parle par votre bouche, et je tenterai l'épreuve.

— Voici une baguette blanche, que mon bon ange m'a rapportée du ciel pour vous remettre, et qui vous rendra l'entreprise possible ; avec elle, vous tiendrez les démons en respect et pourrez forcer Satan à vous remettre le contrat.

— Mais, comment aller dans l'enfer avant d'être mort ? Qui m'en indiquera le chemin ?

— Si quelqu'un le connaît sur la terre, ce doit être mon jeune frère, le chef de brigands, que je crois déjà fort avancé sur ce chemin. Il faudra donc l'aller trouver dans la forêt où il demeure avec sa bande, je vais vous écrire une lettre que vous lui donnerez, et qui le mettra au courant de votre situation.

Et l'ermite écrivit une lettre, la remit à son père, le bénit, et le vieillard se remit en route. Il arriva à la nuit tombante, sur la lisière du bois où se trouvaient les brigands. Deux hommes s'élançèrent d'un buisson, lui mirent la main au collet et crièrent, en appuyant leurs

pistolets sur sa poitrine :

— La bourse ou la vie !...

Il leur montra sa lettre et demanda à être conduit devant leur chef. Ils le firent entrer sous le bois et le conduisirent à leur repaire. Il remit sa lettre au chef, qui ne le reconnut qu'après l'avoir lue :

— Comment, c'est vous, mon pauvre père ? et dans quelle situation ! lui dit-il, en s'attendrissant et en s'apitoyant sur le sort du vieillard, je vois que le temps presse, et je vais vous mettre moi-même sur le bon chemin pour vous rendre à votre destination.

Et il le conduisit à l'ouverture d'une immense caverne, au fond du bois et lui dit :

F. M. LUZEL.

(La fin au prochain numéro)



VARIÉTÉS

Les domestiques : — Mais voyez donc, Marie, les chaises sont couvertes de poussière ! — Je crois bien, madame, personne ne s'est encore assis dessus aujourd'hui !

Toto se promène. Il aperçoit une âne. — Papa, est-ce que l'âne a quelquefois mal aux dents ? — Assurément. — Comme il doit lui falloir du coton pour ressembler à ses oncles, alors !

Fragment de dialogue conjugal : — Avez-vous lu dans le journal, mon ami, qu'il suffit, pour calmer les flots irrités, de verser de l'huile dans la mer ? — Oui, ma chère, et je te prie d'avoir toujours quelques bidons d'huile à la maison. Je veux faire une expérience sur ta mère, qui est souvent orageuse.

Le jeu des différences : — Pourriez-vous me dire quelle différence il y a entre un vase en porcelaine et un sergent ? — Je ne trouve pas. — C'est que l'on casse l'un en le faisant aller au feu, tandis que l'on casse l'autre quand il ne veut pas y aller.

Pensées chinoises de Briollet : " La pluie est la bonne d'enfant des blés ; elle les couche. " " Un oiseau dans un arbre, c'est un porte-plume dans un porte-feuille. " " Les mains les plus blanches sont les mains de papier. " " Les noirs viennent de la côte d'Afrique et les blancs de la côte d'Adam. "

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 479.—ENIGME-SONNET

Nous sommes deux roses jumelles Du parfum le plus odorant, Voluptueux et déhiant ; Nos qualités sont des plus belles.

La haine nous trouve rebelles, Quant à l'amour c'est différent ; Tant qu'il le veut sur nous il grand L'humidité des jounvoilles.

C'est nous que dans l'affection On recherche avec passion ; Notre contact est le feu même.

Sirènes en tentation Nous faisons, ô divin poème, Tressaillir la création !

No 480.—CHARADE

En marchant la jeune Amélie Ravit par mon premier Le Provençal a toujours la manie De manger mon dernier [tier. Jamais temple n'est beau sans avoir mon en-

SOLUTIONS

No 477.—Le mot est : Vol. No 478.—Les mots sont : Javeline, Aveline, Alevin, Levain.

ONT DEVINER :

Mlle N. Latrémouille, Eustache Pleau, M. Dupont, Montréal ; B. E. Beauvais, St-Jean ; E. D. Lamontagne, Québec.

LA MEILLEURE PLACE POUR ACHETER

— DU —

BON TABAC CANADIEN, CIGARES & CIGARETTES, EST MAINTENANT AU

No 1786, RUE SAINTE-CATHERINE. Entrée des rues Sanguinet et Ste-Elizabeth

NOUTRES AU VERRE, GATEAUX, FRUITS, ETC. Une visite est sollicitée

HORACE OORMIER

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE-ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE

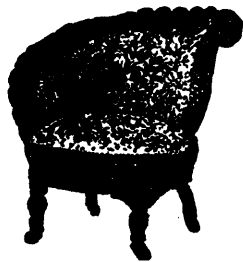
18 -- RUE SAINT - LAURENT -- 18

3314

JOHNSTON'S FLUID BEEF IS THE MOST PERFECT FORM OF CONCENTRATED FOOD

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

Est justement ce qu'il faut pour réchauffer et fortifier. Non seulement il stimule, mais il donne de la vigueur au système et aide la nature dans son œuvre de guérison.



MEUBLES DE SALONS DE \$35 A \$250

ORAISES, FAUTRUILS, DIVANS, SOFAS ET AUTRES MORCEAUX DÉPARÉILLÉS

WM. KING & CIE.,

652 - RUE D'ORAI - 652

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2561, NOTRE-DAME, MONTREAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 15 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 144, rue St-Laurent.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes L'Asthme Bronchites Enrouements Catharre Etc., etc.

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 - rue Lagache, Montréal - 461

Prix : grande boîte \$1.00 petite boîte 50

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED

Le plus complet des journaux illustrés anglais, publié aux Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8 pages de gravures. Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53 et 55, Park Place, New-York (E.-U.).



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 143, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage. Montréal, 9 mai. CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une démanaison et d'arthrose aux bras d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 143, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remède au No 25, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants : Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française, Glycerine, Collofortes. Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(Bâtisse des Sœurs) MONTREAL

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada. E

PERTE DU SOMMEIL

L'insomnie et les songes terribles sont des signes certains et avancés de l'épuisement du cerveau. Le cerveau puis dans un sommeil salutaire la force nécessaire aux devoirs du lendemain. Mais quand le système nerveux a été surchargé de travail, il lui devient impossible de contrôler l'esprit qui est tracassé par le travail tout aussi bien que pendant le jour, et le cerveau n'a pas le temps de recouvrer son énergie. Les remèdes les plus propres à cet état de choses, sont les sédatifs, les laxatifs, les toniques pour les nerfs et tous les régulateurs des fonctions générales. La Coca et le Céléri sont les sédatifs recommandés, et toute leur efficacité se fait sentir dans le Céléri Composé de Paine. En outre il contient, dans des proportions scientifiques, les meilleurs remèdes de la Matière Médicale contre la constipation les dérangements du foie et des reins. Voilà une très courte description du remède qui a donné un doux repos à des milliers de personnes, du soir au matin agitées par l'insomnie, ou dont les songes effrayants sont la cause que ces personnes sont plus fatiguées et plus abattues au réveil qu'au coucher. Toutes les vieilles personnes nerveuses, débiles et troublées par l'insomnie trouveront une grande vigueur et une santé parfaite dans le puissant tonique pour les nerfs, le Céléri Composé de Paine.



Prix \$1.00. Vendu par les Pharmaciens. Circulaire gratuite.

Wells, Richardson & Cie., Montreal, P. Q.

CE QUE FIT MA TANTE

MA TANTE a dit beaucoup de choses, mais ce qu'elle a dit de mieux est rapporté par Mlle Mary Andrews, de Buffalo, N. Y. :

LE BON GRAND SAINT-LEON A fait beaucoup de bien dans notre famille surtout pour notre mère, dont la vie était en danger, affaiblie qu'elle était par la douleur et la perte d'appétit. Le sommeil l'avait laissée ; ma tante seule pouvait prendre soin d'elle, et elle lui fit boire de l'eau de Saint-Léon chaude, tout comme le thé. Maintenant elle est très forte et se porte bien. Elle repose bien toutes les nuits, bref, elle est complètement changée et a retrouvé toute sa bonne humeur d'autrefois.

MARY ANDREWS, Buffalo, N. Y.

LA OIE D'EAU DE SAINT-LEON

54, CARRÉ VICTORIA M. A. POULIN, Gérant, MONTREAL

SCIENTIFIC AMERICAN ESTABLISHED 1845

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 311 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

may be secured by applying to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 311 BROADWAY, N. Y.

TRADE MARKS. In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook. COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 311 BROADWAY, N. Y.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 2 MARS 1889

SANS MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

(Suite)

— Qu'est-ce que ça fait, si l'on y trouve quand même l'intimité et le bonheur.

Non, je te veux la plus riche comme tu es la plus aimée. Je veux à ta beauté le cadre digne d'elle, le luxe, le confortable, l'argent, tout ce qui fait la vie belle et heureuse.

Grand fou ! Je te dis que mon rêve à moi n'est pas celui-là : Aime-moi toujours, mon Georges. Que le bébé que j'attends soit beau et bon comme toi, que Pierre, cette autre affection de ma vie trouve le calme et la paix dans sa vie solitaire, que mon Robert grandisse et m'aime... Que Pierre consente à me le rendre... à me le laisser élever comme autrefois... Que me faut-il de plus ? Il y en a tant d'autres, vaillantes aussi, et honnêtes, et courageuses, qui n'ont pas la moitié de ces choses, qui ne les auront jamais !...

— A propos, dit-elle tout à coup, en pensant à Pauline Gages, sais-tu si Pierre a dit à Eugène de rentrer chez lui de bonne heure ?

— Oui, devant moi. Un bien joli protégé que ton frère et toi avez là !...

Adèle tressaillit.

— Comment, fit-elle douloureusement affectée, il a encore fait des sottises ?

— Il en fait toujours...

— Le malheureux !... que s'est-il donc passé ?

— Il a bu sa dernière paye.

— Il y a quinze jours ?

— Oui.

— Et depuis ?

— Il a travaillé. Quand il n'y a plus rien dans le sac, il faut bien essayer de le remplir à nouveau.

— Mais a-t-il réparé depuis, par sa bonne conduite, au moins ?

— Gages est un ouvrier hors ligne ; mais en dépit de ce que Pierre pense de lui, il m'est horriblement antipathique. Son regard fuit, sa lèvre est molle, le bas de son visage s'en va ; c'est un lâche et un mauvais homme.

— Comme tu es sévère pour lui.

— Pas assez. Il paraît que cette semaine il n'y avait pas un morceau de pain à la maison. Sa malheureuse femme travaille à se tuer et elle n'a même pas une guenille pour l'enfant qu'elle va mettre au monde.

— Pauvre Pauline ! Je devais aller la voir demain matin pour lui porter quelques objets, c'est un petit trousseau complet que je lui donnerai. Celle-là est véritablement digne d'intérêt.

— Elle, oui ; lui non.

— Eh bien, à cause d'elle, mon Georges, associe-toi à l'œuvre de Pierre, essaye de ramener le mari dans la bonne voie !... C'est une belle œuvre cela, digne d'être tentée...

— Je l'essayerai... pour te plaire. Néanmoins, je te le répète, je n'ai pas confiance. Mais que ne ferai-je pas pour toi ?

Elle se jeta à son cou, le remercia de toute son âme, lui disant à quel point le bien fait autour de soi consolide le bonheur, et appela la bénédiction de Dieu tôt ou tard sur ceux qui le tentent.

IV.—DEUX MÈRES

Le lendemain matin, après la messe, ainsi qu'elle l'avait promis, Adèle rentra chez elle, et vint prendre dans sa chambre le petit paquet qu'elle avait préparé pour Pauline Gages.

Il était un peu lourd, car il contenait six brassières, six chemises, des petits bonnets, des langes, des couvertures et une foule de petites choses très coquettes, toutes faites pour mettre un rayon de joie dans le cœur de la malheureuse ouvrière.

— Ces jours-ci, se dit Mme Chaniers, j'irai lui acheter le reste, une petite robe, une pelisse, tout ce qui lui manquera.

La demeure de Pauline était tout proche.

Eugène exerçant dans l'usine les fonctions de contremaître et dirigeant les travaux en l'absence de Pierre, celui-ci lui avait facilité la location d'un pavillon très modeste, mais bien situé au bout de l'usine, dans le jardin lui-même, sur lequel il avait une sortie ; tandis que la façade donnait sur la rue de Pixérécourt, alors fort peu habitée.

Adèle trouva la porte entrouverte.

Une pièce unique, formant le bas de la maison, était déserte, mais l'ordre le plus parfait y régnait.

C'était une petite cuisine dans laquelle on ne voyait qu'une table de bois blanc, deux chaises de paille, et pendus aux murs quelques ustensiles de fer battu, vieux, usés, bosselés, mais luisants comme de l'argent.

— Qui est là ? demanda d'en haut la voix de Pauline Gages.

— C'est moi, madame Chaniers, répondit aussitôt Adèle.

Je monte, ma bonne Pauline, dit Adèle, ne vous dérangez pas.

Elle était déjà en effet à moitié escalier, quand la femme d'Eugène apparut en haut des marches, le visage plus blême et plus décomposé que la veille.

Mme Chaniers fut bientôt arrivée dans la pièce qui servait de chambre à coucher aux ouvriers.

— Là encore, une propreté flamande régnait partout.

Elle était assez grande cette chambre, largement éclairée par deux fenêtres, l'une donnant sur le jardin du petit hôtel, l'autre sur la rue.

Une branche d'ormeau arrivait jusque dans la pièce quand s'ouvrait le châssis, et ne contribuait pas à peu donner une note de vie et de gaieté à l'humble logement.

Le lit en noyer était placé dans une alcôve.

Sur une commode également en noyer on voyait sous un globe de verre la couronne nuptiale de Pauline qui étalait sur un coussin de velours bleu frangé d'or ses pétales d'orange jaunies par le temps.

Autour de la cheminée la photographie d'Eugène, celles de son père, de sa mère de quelques camarades, s'étagaient les unes au-dessus des autres, dans des petits cadres de bois sculpté.

Au milieu de la chambre, sur une table ronde, la table à manger, il y avait des paquets de feuilles de brochures et de livres, soigneusement pliés et empilés dans un coin.

Un long coupe-papier de bois noir était à côté des feuilles plus longues, que l'ouvrière n'avait pas encore apprêtées.

— Vous travaillez ? demanda Adèle avec intérêt.

Elle rougit violemment.

— Il faut bien, madame, dit-elle avec embarras.

— Mais ce mouvement des bras doit vous faire mal.

— Non madame, j'y suis habituée. Et puis l'ouvrage était très pressé, je ne pouvais refuser à mes patrons de l'emporter, puisque ça leur rendait service.

Elle aimait mieux mentir, la brave créature, plutôt que de dire qu'elle l'avait sollicité, elle, cet ouvrage qui l'épuisait, parce que, ne comptant plus sur son mari, il fallait du pain dans l'humble taudis.

Adèle devina, mais se garda bien d'insister.

— Je vous ai dit hier que je vous apporterais quelques petites bêtises pour le petit, les voici.

Elle tendait le paquet que Pauline délia.

— Mais il y a de tout, madame, s'écria-t-elle. Oui, de tout... Des langes, des brassières, des bonnets... Ah ! que vous êtes bonne !... Que vous êtes bonne !...

De grosses larmes tombaient des yeux de Mme Gages et roulaient sur ses joues pâlies.

— Il manque la pelisse, la robe, le berceau aussi, dit Adèle en voyant que ce dernier objet n'était pas dans la chambre. Mardi j'irai tout acheter cela moi-même. Aujourd'hui et demain les magasins sont fermés.

Elle s'arrêta.

Peut-être que dans le faubourg du Temple, je trouverai un berceau, dit-elle. Et comme c'est plus pressé que le reste, je vais aller voir en vous quittant.

L'ouvrière pleurait toujours.

Comment est-ce que je vous remercierai jamais ? dit-elle enfin, non seulement de tout ce que vous me donnez là, mais aussi de l'intérêt et des bons conseils que M. de Sauves prodigue à mon mari.

— Ah ! fit Adèle, heureuse, vous vous en êtes donc aperçue.

Oui, hier Eugène est rentré tout de suite après la sortie de l'usine. Il était très ému, tout bouleversé. Quel brave homme que M. Pierre, m'a-t-il dit. Et il m'a remis tout l'argent de la quinzaine, plus cinquante francs de gratification pour un travail exceptionnel qu'il avait fait, m'a-t-il assuré. Alors il m'a demandé pardon de sa conduite passée et m'a juré de ne plus recommencer.

— Ah ! madame... Si c'était vrai, nous serions si heureux... Eugène au fond n'est pas mauvais et il est si intelligent...

Ses larmes coulèrent plus fort.

— Eh bien, dit Adèle, puisque vous avez confiance et que vous constatez l'influence de mon frère, il faut reprendre tout à fait courage.

Nous ne vous abandonnerons pas, ni M. de Sauves ni moi.

A nous deux, à nous trois, car c'est encore vous que votre mari écoute le mieux, nous arriverons à un bon résultat, il faut l'espérer.

— En descendant, priez la voisine de monter. C'est une mère de famille très honnête et très bonne, elle restera avec moi en attendant son mari.

— Quelle voisine ? Il m'a semblé que votre maison était seule dans la rue de ce côté-ci.

— Oui, mais en remontant un peu plus loin, sur la même ligne, vous trouverez un autre petit pavillon comme celui-ci ; vous ne pouvez pas vous tromper, c'est une laiterie avec des poules devant la porte.

— Bien, dit Adèle, j'y vais. Mais il est bien convenu que si vous avez besoin de quelque chose, vous enverrez à la maison ?

— Oui, oui, chère et bonne madame, et mille fois merci. Que le bon Dieu vous le rende.

Quand Mme Lureau, la laitière, arriva chez Pauline Gages, elle trouva celle-ci assise sur une chaise, le coude appuyé sur la table, les traits convulsés, les lèvres tremblantes, les yeux profondément enfoncés dans leur orbite et presque sans connaissance.

— Eh bien ! demanda la voisine, nous sommes donc malade, ma petite mère.

— Oh ! je souffre comme si on me déchirait avec des tenailles rouges.

— Et le médecin, est-on allé le chercher ?

— Oui, mon mari va revenir avec lui.

— Il faut vous coucher, et surtout vous déshabiller avant d'être plus malade.

Quelques instants après, Eugène Gages arriva avec le médecin. Mais toute la science du docteur Larnay, fort populaire dans le quartier de Belleville, ne put pas opérer un miracle.

Car c'était un miracle qui, seul, eût donné à la malheureuse Pauline, épuisée par les privations et les douleurs de toute sortes, les forces qu'elle n'avait pas.

— Ma pauvre femme !... murmura Eugène en pâlisant affreusement, et en se cramponnant au seuil de la porte.

Le docteur se retourna.

— Chut !... fit-il impérieusement en mettant un doigt sur ses lèvres.

L'ouvrier tomba assis sur une chaise de paille. Amanda eut pitié de son désespoir et s'approcha de lui :

— Vous avez une petite fille, monsieur Gages, lui dit elle à voix basse. Voyez comme elle est belle !...

V.—LA MORTE

Une heure après le docteur Larnay faisait signe à Eugène de l'accompagner. L'ouvrier obéit.

—L'état de votre femme est désespéré, dit-il à Gages.

Celui-ci chancela.

—Et vous l'abandonnez ? balbutia-t-il éperdu.

—J'ai fait tout ce qu'il était possible, il n'y a plus rien à tenter. D'autres malades me réclament impérieusement.

Et comme la physionomie d'Eugène se contractait de douleur :

—Allons, mon pauvre homme, dit le médecin, il vous faut du courage, vous avez maintenant une petite fille à élever.

Il le quitta, le laissant fou de chagrin, sans forces, ayant à peine la notion des choses.

Madame Lureau vint l'arracher à la torpeur désespérée qui était la sienne.

—Montez, dit-elle à Gages, Pauline vous demande.

Machinalement, il fit ce que Mme Lureau lui disait de faire.

Par discrétion, celle-ci resta dans la cuisine.

Avec un visage tellement décomposé qu'on l'eût dite déjà morte, Pauline était couchée la tête relevée sur les oreillers.

A ses côtés, la pauvre petite fille qui lui coûtait la vie dormait de son premier sommeil, le sommeil des anges, ses frères.

La malheureuse mère, une main sur le petit paquet vivant, regardait sa fille avec une tendresse impossible à dire.

Au bruit que fit Eugène en montant l'escalier, elle essaya de tourner la tête, elle ne le put pas.

—Eugène, murmura-t-elle d'une voix faible, approche-toi, je veux te parler.

Lui, bouleversé, ému, tordu jusqu'aux entrailles, vint tomber agenouillé au chevet du lit, ne pouvant murmurer que ces mots :

—Ma pauvre femme ! Ma pauvre femme !...

—Je t'ai bien aimé !...dit-elle avec une tendresse infinie.

Si je te demande une dernière grâce, si je t'adresse ma prière suprême, m'écouteras-tu ?

—Oh ! parle ! ma Pauline, parle, que puis-je te refuser, à toi mon amie, ma seule affection, ma chère providence.

Elle voulut sourire tristement et n'en eut pas la force.

—Triste providence, qui n'a pas su veiller sur toi !...dit-elle.

Je suis un misérable !...Tu as fait mille fois plus que tu ne pouvais, chère sainte, et si tu n'as pas réussi, c'est que je suis un pas grand'chose.

Et cependant je t'aime de toutes mes forces, et au fond je ne suis pas mauvais.

Mais cette noce...

La force de ne pas suivre les camaros quand ils insistent !

Je ne peux pas !

—Ne parlons plus du passé, c'est inutile.

Le présent, l'avenir seuls me préoccupent...

Ce que je n'ai pas su faire vivante, je voudrais bien l'obtenir morte.

Il se dressa subitement effrayé, très pâle, regardant instinctivement vers la porte, comme pour chasser la mort, cette voleuse qui allait lui emporter Pauline.

—Morte ! répéta-t-il, toi !...Oh ! ne parle pas ainsi, je t'en conjure !... Non, tu ne mourras pas ! Elle hocha la tête.

—La question n'est pas là, dit-elle. Tu as une petite fille à présent, mon pauvre homme. Elle ne t'aidera pas celle-là, au contraire. Tu seras tout seul à l'élever, à l'aimer, à la diriger...

Pour en faire une créature honnête, il faut avoir toi-même une conduite irréprochable.

Jure que tu aimeras notre fille pardessus tout !...

—Pauline, ma Pauline, que dis-tu ? puis-je faire autrement ?

—Jure toujours.

—Oui, je le jure.

—Sur la mémoire de ta mère, sur ton amour pour moi.

—Je le jure !...

—Jure encore que tu l'élèveras comme une honnête fille, que tu ne lui donneras jamais de mauvais exemples, que sa pensée ne te quittera ni nuit, ni jour !...

—Je le jure !...

—Ce sera bien seul, bien vide ici, pendant quelque temps ; mais supporte cette solitude, cette douleur en souvenir de moi, et pour l'amour d'elle. Essaie de mettre quelques sous de côté pour elle. Et quand tu en auras pris l'habitude, tu verras comme tu seras heureux, des sacrifices faits pour l'enfant...

C'est si bon d'aimer quelqu'un pardessus tout et de se dévouer pour lui !...

Eugène pleurait à fendre l'âme, répétant au milieu de ses larmes :

—Non, ma Pauline, ma sainte, mon bon ange, tu ne mourras pas !... Que ferais-je sans toi !

Tout à coup, ses larmes s'arrêtèrent. Dans ses yeux brillait un feu sombre.

—De l'argent de côté ? as-tu dit ? lui demanda-t-il.

De la tête elle fit un signe que oui.

Il reprit :

—Ne te moques-tu pas ? Quelle dérision ! On peut à peine payer le terme, et tu crois que je vais faire des économies ?... Est-ce que le pauvre monde comme nous n'est pas voué pour toujours à la misère ?... Trimer sans cesse... faire la fortune des autres... Et quand la vieillesse arrive, mourir à l'hôpital comme les abandonnés ou crever au coin d'une borne comme un chien ! Jolie perspective ! Et si l'on boit, n'est-ce pas pour l'oublier ?

—Tu es injuste... Tu ne dis pas la vérité. Tu gagnes huit francs par jour. Avec cela on peut payer partout et mettre cent francs par mois de côté !...

Il ne l'écoutait pas.

—Huit francs par jour ! Parlons-en de cette fortune ! Tandis que si j'avais des avances... de toutes petites avances seulement, je m'établirais... Non, je ne le pourrai jamais !... Pauvre je suis, pauvre je resterai toute ma vie... Est-ce juste cela quand tant d'autres réussissent. Ah ! coquin de gremlin de sort !

Pauline était horriblement effrayée de son exaltation, elle le regardait pendant qu'il continuait :

—Il me faudrait une si petite somme pour commencer. Car j'ai une idée superbe que je pourrais exploiter, moi aussi ! Et je serais riche également. Et je ferais des affaires... Et j'acquerrais le vernis qui me manque pour devenir un monsieur comme il faut, que tout le monde saluerait chapeau bas et qui aurait de l'argent, beaucoup d'argent !

La mourante eut tout à fait peur.

Que disait-il ?

Quelles étaient ces idées qui germaient en lui et dont il n'avait jamais parlé jusqu'à ce jour ?

—Qu'est-ce que tu penses ? lui demanda-t-elle ? Quelle est cette histoire que je ne connais pas ?... Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

Subitement, Eugène s'embrouilla et ne sut pas répondre.

Il tourna la tête, il fuyait le regard toujours si droit de la mourante, qui lui semblait un regard de plomb, tombant droit sur lui, l'écrasant, fouillant jusqu'au plus profond de sa cervelle pour deviner ses pensées les plus secrètes.

Malgré la mort qui arrivait à grands pas, la pauvre femme fut terrifiée.

—Ah ! malheureux, tu n'oses plus me regarder en face, tu me fais peur !

Ses forces s'en allaient tout-à-fait ; en un balbutiement indistinct, pénible, elle répétait sur le ton d'une mélodie douloureuse et désespérée :

—Peur... peur !...

Il se ressaisit.

Et tout à coup, il ne voit plus que ce pâle visage que la dernière minute qui approche creuse, bouleverse, jaunit de plus en plus.

Il oublie tout maintenant...

Une seule chose le poigne, l'étreint, le désespère.

Ces yeux si beaux s'éteignent peu à peu...

Cette chère voix adorée, qui ne s'est élevée que pour lui parler du bien, du devoir ; jamais grondée, toujours indulgente et bonne, il ne l'entendra plus jamais !...

Il se jette sur le lit, il couvre de baisers et de larmes le front de la mourante qu'inonde déjà la froide sueur des agonisants.

—Ma Pauline, mon amour, murmure-t-il comme un fou, reste...ne me quitte pas !...je t'adore... tout ce que tu voudras, je le ferai !...

Une dernière fois, elle l'entoure d'un suprême regard d'indulgence, de bonté, d'affection, et et balbutie :

—Aime la petite et...reste...honnête...si tu... m'as ai...mée.

Les derniers mots s'éteignent sur ses lèvres bleues ; elle reste immobile subitement, les yeux entrouverts, toute blanche, sans souffle.

Eugène pousse un grand cri, un seul, et tombe au pied du lit à genoux, sanglotant comme un fou.

A ce cri de suprême désespoir, Mme Lureau monte quatre à quatre les escaliers.

Elle n'a pas besoin de parler, de demander d'explications...hélas !

Aussitôt, elle prend la petite orpheline dans ses bras et touche l'épaule d'Eugène.

Vous êtes père ! lui dit-elle très doucement. Je suis bien sûre que la morte vous a recommandé de penser d'abord à l'enfant.

Il se lève, stupide de douleur.

—Que faut-il faire ? demande-t-il.

—Ne pas vous laisser aller. Vous ne pourriez plus travailler, et il faut songer aux mois de nourrice à présent !

Une heure, deux heures, trois heures, il resta là, assis dans un coin, avec la petite sur ses genoux, voyant, sans se rendre compte de rien, aller, venir dans la pauvre chambre jadis si gaie, si propre, maintenant encombrée de toutes ces lugubres choses qui entourent la mort ; les personnes qui s'occupaient de la malheureuse trépassée.

Il vit Mme Lureau faire à la pauvre morte sa suprême toilette, aller chercher dans la petite armoire le drap qui devait servir à l'envelopper et il assista à ces apprêts, stupide de douleur, sans les comprendre.

Mme Lureau avait porté du lait, un biberon, on lui prit l'enfant des bras pour la faire boire.

Puis tout à coup, elle poussa un cri, un vagissement... peut-être aussi de regret, car le biberon était vide.

Mais à ce cri, le cœur de l'ouvrier tressaillit.

Ses entrailles s'émurent...

Il éprouva une singulière angoisse.

L'âme maternelle de la mort, qui n'avait pas encore eu le temps de quitter la chambre et flottait sans doute au milieu de ceux qu'elle avait aimés, n'était pas passée en lui ?

—Qu'a-t-elle ? demanda-t-il tout anxieux.

—Rien du tout, répondit Mme Lureau à voix basse, elle est superbe.

Mais Eugène est réveillé de son rêve de stupeur et de désespoir.

Ses regards errent dans la pièce, se souvient de ce qui vient de se passer, il voit Pauline étendue sur sa couche mortuaire, tout blanche sous la lueur fallotante des bougies allumées sur la table de nuit, avec ses mains croisées sur sa poitrine, ses pauvres mains de morte, déjà pâles et diaphanes, qui tiennent le petit crucifix de bois noir qu'on ensevelira avec elle...

Il se dresse sombre, farouche...

Les larmes l'étranglent...

Il ne veut pas pleurer devant des étrangers pour lui !...

—Laissez-moi, leur dit-il. Je veux la veiller seul.

—Seul ? répéta la bonne Mme Lureau, vous aurez trop de chagrin, mon pauvre homme, j'ai prévenu à la maison que je ne rentrerais pas. Puis-je rester avec vous ?

—Non, merci, vous avez des enfants... Je ne veux pas.

—Lureau s'occupera des gosses, il en a l'habitude.

Il faut bien ici que quelqu'un fasse boire la petite. Ce n'est pas un ouvrage d'homme, ça.

—Je le ferai, je saurai...Je vous en supplie, laissez-moi !

Plus bas, avec des larmes dans les yeux, il ajoute :

—J'ai besoin de lui parler !...

Qui sait ?... lorsque je serai seul avec elle, peut-être qu'elle me répondra !

Mais le malheureux ouvrier ne put pas rester longtemps assis, il étouffait.

Il fit d'abord les cent pas, allant, venant.

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 MARS 1889

GUET-APENS

TROISIÈME PARTIE

HONNEUR POUR HONNEUR

—Que M. le juge ne se fâche pas, surtout. Ce n'est pas un moyen de police que j'ai employé. Cela va paraître extraordinaire à monsieur le juge. Nous autres, hommes d'imagination, nous pouvons passer parfois pour des êtres bizarres. Mais la fin justifie les moyens. Et pour tuer un lièvre, toutes les ruses sont bonnes au chasseur.

—Au fait, monsieur Courlande, au fait.

—J'y suis, monsieur le juge, j'y suis!

Courlande réfléchit; évidemment il hésitait. Enfin il se décida à parler.

—Le crime de Jean de Montmayeur n'avait pas eu de témoin; et le misérable avait bien pris ses précautions pour ne pas être accusé. Il avait compté, vous le savez, sans le hasard, Bourreille, revenu à lui, avait gardé sa connaissance assez de temps pour écrire sur la muraille une phrase accusatrice. Cette phrase, toute tronquée et incomplète qu'elle soit, n'en est pas moins probante. Et Claudine et Lucienne l'ont lue. Vous savez, monsieur le juge, que Montmayeur a effacé cette inscription juste à temps pour ne pas être pris, détruisant ainsi la seule preuve qui existait contre lui, si tant est que cela pût être considéré comme une preuve.

—Sinon comme une preuve, du moins comme un indice très grave.

—Montmayeur était donc désormais tranquille et il n'avait plus qu'à attendre patiemment l'exécution de ce pauvre Doriat. Il ne se doutait pas, ou s'il l'a soupçonné, ses soupçons n'ont pas duré longtemps, que Claudine et Lucienne avaient lu l'accusation de Bourreille. Autrement sa quiétude n'eût pas été aussi complète. C'est moi qui me suis chargé de le lui apprendre.

—Dans quel but? Vous pouviez perdre Lucienne.

—Non; Lucienne est protégée par l'amour que Montmayeur a pour elle.

—Et Claudine.

—Celle-là était et elle est encore en danger. Et c'est justement là que je voulais en venir.

—Ah!

—Monsieur le juge va comprendre. Montmayeur tranquille, sûr de lui, c'était Montmayeur impuni. Cela ne faisait pas mon affaire. Au contraire Montmayeur sachant que son crime à eu presque des témoins, c'est un Montmayeur pris d'épouvante, perdant son sang-froid et par conséquent faisant des imprudences. Ai-je raison?

—Peut-être.

—Je l'ai donc averti que Claudine et Lucienne n'avaient eu pour but, tout d'abord, que son châtiment. Mais je me suis arrangé de façon à ce qu'il crût toujours en l'amour de Lucienne, malgré la singularité, disons le mot, la monstruosité de cet amour.

No 22

—Et aujourd'hui?

—Il y croit encore, du moins je l'espère.

—Mais je ne vois pas encore où vous voulez en venir.

—Montmayeur, confiant dans l'amour de Lucienne, la considère presque comme une complice et ne redoute pas d'elle la divulgation de son secret. Son intention est bien évidemment de faire de Lucienne sa femme. Donc, il ne songe à aucune entreprise contre elle. Reste Claudine.

—Eh bien?

—Claudine morte, c'est la sécurité pour lui. C'est Claudine qui a découvert l'accusation de Bourreille. C'est Claudine qui a prévenu Lucienne. C'est grâce à Claudine que la justice a été avertie. C'est Claudine qui peut le perdre. Claudine était un danger pour lui. Elle devait mourir. Il la condamna!

—Que dites-vous? fit le juge se dressant.

—Je dis ce qui est. Pour cacher son premier crime, je suis arrivé à obliger Montmayeur d'en commettre un second. Il l'a préparé. Il a été, du

me soit permis, du moins, de vous dire, pour ma justification, que toutes les précautions humaines possibles étaient prises et que, dans le cas où un malheur serait arrivé, où Claudine eût payé de sa vie ma trop grande imagination, je me serais tué aussitôt, et j'ai une femme et trois garçons, monsieur le juge.

M. de Moraines considérait attentivement ce petit homme. Il avait démêlé ce qu'il y avait de romanesque dans cette tête surchauffée. Il ne voulut pas le gronder davantage. Cependant il ajouta:

—Votre mort n'eût point racheté celle de Claudine. Continuez, monsieur Courlande.

—Montmayeur essaya d'empoisonner Claudine en mêlant de l'arsenic à sa boisson.

—C'est horrible murmura M. de Moraines.

—N'est-ce pas? Ah! il est complet, le Montmayeur. Et il ne l'aura pas volée, la guillotine. La première fois, il a mis une dose capable de rendre Claudine malade, mais non de la tuer. La seconde fois, il a augmenté la dose, pour hâter la mort. La troisième fois, voulant en finir d'un seul coup, et sans doute effrayé de voir que Claudine ne semblait pas plus malade et que son état n'offrait aucun symptôme d'empoisonnement, il administra une dose capable de tuer deux hommes.

—Comment êtes-vous si bien renseigné?

—C'est bien simple. Inutile de vous dire que Claudine connaissait les aimables tentatives de Montmayeur contre sa vie, ce qui diminuait beaucoup le danger qu'elle courait, Claudine ne buvait rien. Lucienne mettait précieusement le poison de côté, me l'apportait; je le faisais analyser et Sarlat, le chimiste attaché à la préfecture, me rédigeait chaque fois un rapport circonstancié.

—Ces rapports?

—Les voici tous les trois.

Le juge d'instruction en prit connaissance. Ils étaient précis. La boisson remise par trois fois à Sarlat était empoisonnée.

—Votre but est atteint, monsieur Courlande. Montmayeur est perdu. Que comptez-vous faire?

—Je l'ignore encore. Je voudrais livrer ce misérable si bien et si complètement, qu'aucune défense ne lui serait possible. J'y arriverai.

—Bientôt?

—Demain, monsieur de Moraines.

Et voilà justement pourquoi j'étais venu. Tout d'abord pour vous mettre au courant de ce que j'ai fait. Ensuite, pour vous dire que je ne puis

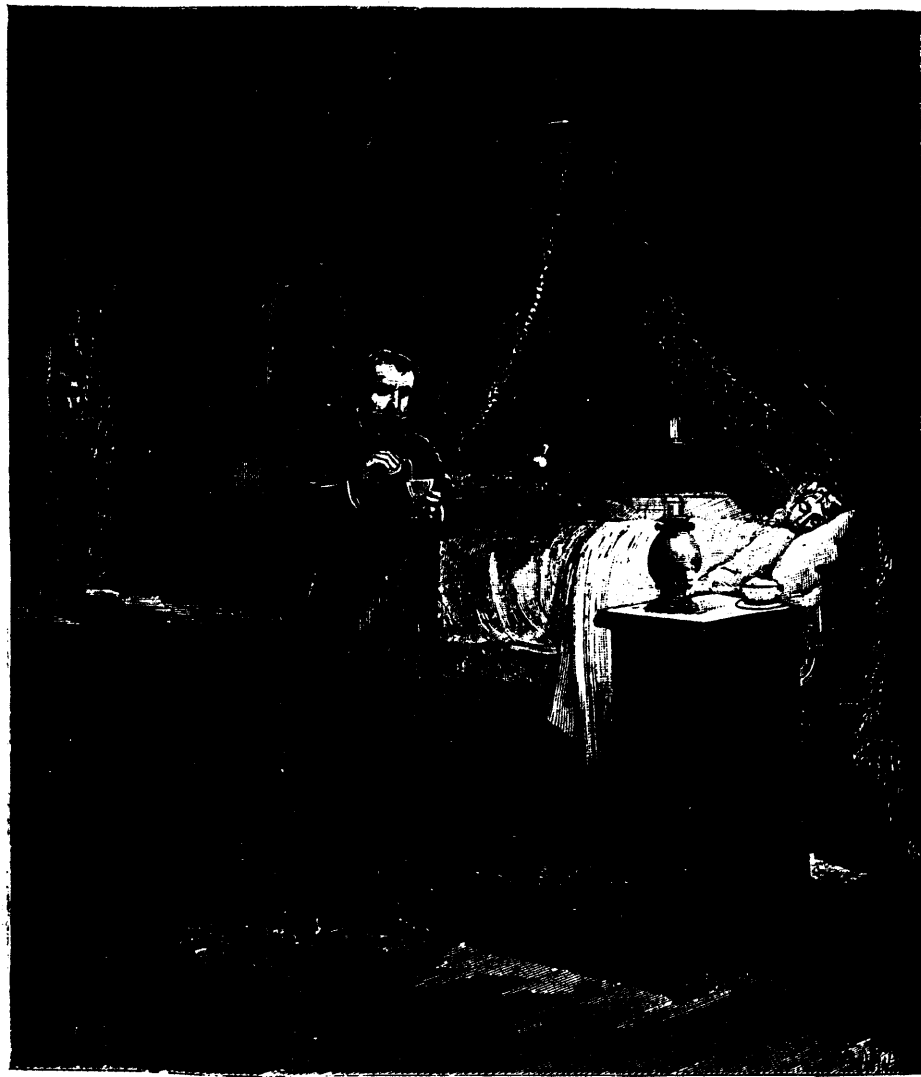
plus rien sans vous. Je ne suis qu'un simple agent, moi, c'est-à-dire un instrument plus ou moins bien dressé. Vous êtes la justice qui frappe et punit. Demain je viendrai vous chercher. Votre blessure vous permettra-t-elle de m'accompagner à Garches? La journée, sans doute, sera pleine d'émotions. Etes-vous assez fort pour les supporter?

—L'intérêt sacré de la justice passe avant toute autre considération, monsieur Courlande. Vous pouvez demain, n'importe à quelle heure, compter sur moi!

—Merci, monsieur le juge.

Courlande quitta M. de Moraines. Il revint à pied de Versailles à Garches. Il avait besoin de réfléchir à ce qu'il allait faire.

Le petit homme, malgré tout, n'était pas tranquille. Montmayeur était bien fort. Il craignait



Avec les mêmes précautions Montmayeur versa le poison.— Voir page 70, col. 2.

reste, comme toujours servi par les circonstances. Claudine, blessée dans l'incendie des Bernadettes, avait été apportée à la fabrique, sans connaissance. Elle était pour ainsi dire à la dévotion de Montmayeur. Ah! le gredin. Il s'en est fallu de peu qu'il ne réussit cette fois comme l'autre.

—Pas de disgressions, monsieur Courlande, je vous en prie. Ce que vous avez tenté était très grave, avec un homme comme Montmayeur. Il aurait pu se faire que vous ayez à vous reprocher la mort de cette jeune fille.

—Je le sais et je n'en suis pas à mon premier remords.

—Quel que soit le résultat de votre ruse et de votre dangereuse audace, je vous blâme, monsieur Courlande.

L'agent baissa la tête.

—Je m'y attendais, monsieur le juge, mais qu'il

quelque derrière et suprême ruse, non prévue, qui le sauverait.

Depuis longtemps, la pensée de Georges de Montmayeur revenait à son esprit. Il se doutait bien, les deux soirs le lui avaient dit, que Georges connaissait le crime de Montmayeur.

Son silence faisait de lui un complice. Mais la maladie, la faiblesse du pauvre garçon rendaient cette complicité excusable.

Il restait honnête homme, quand même. Il tremblait devant son frère, mais sa conscience devait se révolter contre le seul souvenir de ce crime et contre la pensée des terribles conséquences qu'il pouvait avoir.

Courlande savait que ce jour-là Montmayeur devait se rendre à Paris. Il profita de cette absence pour aller à la fabrique.

Il n'y était jamais venu qu'une fois, on se le rappelle, pour remettre à Lucienne une prétendue lettre de sa sœur, en réalité pour s'assurer que cette lettre serait lue par Montmayeur, ce qu'il prévoyait du reste.

Georges ne le connaissait donc pas. Il reçut Courlande avec politesse, croyant à quelque visite d'affaires et de commerce :

Monsieur, dit-il, je regrette que vous soyez venu justement un jour où mon frère est à Paris. C'est lui qui dirige la fabrique et c'est à lui seul que vous pourriez parler utilement. Moi, je suis souffrant ; ma santé, depuis longtemps très faible, m'interdit tout travail et toute préoccupation.

— Je ne viens pas causer affaires, monsieur.

— Ah ! dit Georges, surpris.

— Et ce n'est pas M. Jean de Montmayeur que je désirerais entretenir, mais vous précisément.

— Moi ?

— Oui.

— Et en quoi puis-je vous servir ?

Courlande resta silencieux, perplexe. Son cœur battait. C'était une grosse partie qu'il allait entamer. Il pouvait perdre. Il jouait le tout pour le tout.

Son hésitation était sans doute naturelle. Mais rendons justice au pauvre Pas-de-Chance, il avait foi, pour cette affaire, en son étoile. La fortune souriait à son audace. Son hésitation ne fut pas de longue durée.

— Monsieur, dit-il, veuillez me dire tout d'abord si nous sommes bien seuls. Ce que j'ai à vous raconter a un caractère d'une intimité très délicate. Personne ne nous écoute.

— Personne, monsieur, dit Georges de plus en plus surpris.

— Monsieur, vous ne me connaissez pas, mais j'ai une recommandation auprès de vous.

— Laquelle ?

— Je suis l'ami de Mlle Lucienne.

— C'est une excellente entrée dans cette maison, mais je ne vois pas en quoi.

— J'en ai même une meilleure encore auprès de vous, dit Courlande imperturbable. Je suis l'ami de Mlle Claudine.

Georges rougit et pâlit tour à tour.

Courlande avait mis une intention dans ses paroles. Cette intention Georges la comprenait et il en était froissé.

— Enfin, monsieur, dit-il sèchement, y a cinq minutes que vous êtes ici et vous ne m'avez pas encore expliqué.

— L'objet de ma visite ? Écoutez.

— Et après une seconde de réflexion suprême :

— Vous aimez Mlle Claudine ?

— Monsieur ! dit Georges se levant.

— Rasseyez-vous. Je suis un ami. J'avais besoin de poser ainsi la situation avant d'aller plus loin. Je le répète, vous aimez Claudine. Donc, tout ce qui la touche vous intéresse énormément. Donc, rien de ce qui lui arrive d'heureux ou de malheureux ne peut vous être indifférent.

— Où voulez-vous en venir ?

— A vous mettre sur vos gardes. Mlle Claudine court un danger.

— Un danger ?

Et le pauvre homme sembla tout à coup si ému, si ébranlé, sa santé, sa vie paraissaient si chancelantes que Courlande se dit qu'il le tuerait certainement s'il lui annonçait, sans préparation, le crime nouveau de son frère.

— De quel danger parlez-vous ? demanda-t-il ?

Mais vous êtes aussi bien renseigné que moi. Mlle Claudine n'est-elle pas malade depuis longtemps ? Elle ne se guérit pas vite. Donc, sa vie est en danger.

Mais Georges s'était rapproché de Courlande. Il lui avait pris les mains et les serrait de toutes ses forces.

Parlez. Pourquoi hésitez-vous ? Ce n'est pas ce que vous vouliez dire. Claudine va mieux. Sa blessure est en voie de guérison. Quel danger la menace ?

L'agitation de Georges était si grande que Courlande commençait à voir peur, à regretter d'être venu. Il fallait maintenant qu'il allât jusqu'au bout. Georges ne le laisserait plus partir sans explications catégoriques.

Je ne sais, dit-il, si votre frère ne commet pas quelque imprudence sur elle. Il n'a pas sans doute, grande confiance dans le chirurgien allemand qui l'a soignée jusqu'à aujourd'hui. Et comme, d'autre part, votre frère est savant, versé dans tous les secrets de la chimie, il voudrait peut-être hâter sa guérison. Or, votre frère, si savant qu'il soit, prend pour un remède efficace peut très bien ne point produire tout l'effet qu'il en attend.

Georges écoutait blême et sans plus de salive. Sous les paroles bizarres du petit homme, il entrevoyait une effroyable accusation, si effroyable qu'il n'osait comprendre, qu'il se disait que ce n'était pas possible, qu'il avait mal entendu.

Et Courlande, l'examinant, murmurait : « Ça y est, la blessure est faite, il a compris. Du moment qu'il n'en est pas mort sur le coup, il est de taille à supporter le reste. »

Georges balbutiait :

— Je ne sais de quoi vous parlez. Vous êtes un étranger ici. C'est la première fois que je vous vois à la fabrique et c'est la première fois que vous y venez.

— Non, la seconde, dit Courlande avec politesse.

— Comment savez-vous que mon frère soigne lui-même Claudine ? Qui vous l'a dit ? Comment êtes-vous entré dans nos secrets ? Ce que vous savez, je l'ignorais, moi. Comment l'avez-vous appris ?

— Je crois bien que vous l'ignoriez. Sans cela...

— Sans cela ? interrogeait le malade, avec angoisse.

— Pardieu ! Sans cela vous auriez voulu peut-être vous rendre compte du remède qu'il essayait sur Claudine.

— Et alors ?

— Alors, vous auriez peut-être trouvé que ce remède était imprudent, et pouvait nuire à la santé de la jeune fille.

— Encore une fois, qui vous l'a dit ?

— Mlle Lucienne, puisque vous tenez tant à le savoir.

Georges, dont la curiosité était vivement surexcitée, répliqua avec instance :

— Ce remède ! ce remède ! Mon Dieu ! mon Dieu ! Parlez.

— Ah ! dame, vous me demandez sans doute en quoi il consiste ?

— Oui.

— Je l'ignore.

— Vous mentez.

— Mais rien ne vous est plus facile que de savoir là-dessus à quoi vous en tenir.

— Comment ?

— Au lieu de vous retirer, ainsi que vous le faites tous les soirs vers dix heures, restez dans la chambre de Mlle Lucienne et surveillez votre frère. Mlle Lucienne sera prévenue par moi. Elle vous en donnera tous les moyens.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répétait le malade atterré ; que vais-je apprendre ? Que vais-je découvrir ? C'est horrible. Non, cet homme se trompe, cela ne peut pas être, cela ne peut pas être !

Rentré chez lui, Georges se prit le front dans ses mains.

— Voyons, murmura-t-il, est-ce que je ne rêve pas ? Tout cela est-il possible ? Ai-je bien entendu ? Cet homme ne s'est-il pas moqué de moi ? Qu'a-t-il dit ? Ah ! j'ai bien compris. C'est horrible ! Le poison ! Le poison ! Jean veut empoisonner Claudine ! Pourquoi ? Parce que Claudine, sans doute, est un danger pour lui. Quel danger ? Que peut-il redouter, si ce n'est la révélation de son crime ?

Alors, Claudine saurait donc que Montmayeur est l'assassin de Bourreille ? Comment l'a-t-elle appris ? Mais si elle le sait, il est impossible que Lucienne ne partage pas ce secret. Et alors, elle aimerait Jean, sachant que Jean est assassin ? Est-ce possible ? Est-ce vraisemblable ? Je n'y perds ! D'où vient-il, cet homme ? Ce Courlande ! S'il s'était trompé, pourtant ! Mon Dieu, faites qu'il se soit trompé ! Quel effroyable secret ! Quelle joie s'il avait eu affaire à un imposteur ! Quelles angoisses si Courlande avait dit la vérité !

Il essayait de se rappeler tous ces incidents de la vie de la fabrique, depuis que Claudine blessée y avait été amenée. Mais sa pauvre tête s'égarait à remonter ces souvenirs cependant si récents.

Son esprit et son cœur plaidaient le pour et le contre.

Il se disait que Montmayeur, pour cacher son premier crime, n'hésiterait pas, s'il y était obligé, à en commettre un second.

Il se disait ensuite que, devant une pareille abomination, Jean hésiterait, non seulement à cause de Claudine, sœur de Lucienne, qu'il aimait, mais en considération de l'amour que lui, Georges, éprouvait pour Claudine.

Puis, quand il avait pensé cela, il souriait amèrement.

— Est-ce que le cœur de Jean est accessible à de pareils sentiments ? S'il doit sacrifier Claudine, est-ce qu'il hésitera parce que j'aime Claudine ! Allons donc ! Il me sacrifierait, moi, s'il le fallait, sans remords !

Non, Courlande avait dit vrai !

Il se rappelait maintenant l'insistance singulière avec laquelle Montmayeur avait prié qu'on lui permit de veiller au lit de Claudine.

Lucienne avait refusé tout d'abord, et elle avait fini par consentir, comme à regret.

Mais alors, il se rappelait cela aussi, elle était venue trouver Georges et sans lui rien dire de plus, sans s'expliquer autrement, elle avait insisté à son tour auprès de lui pour qu'il restât dans la chambre de la malade, alors que Jean s'y trouvait. Elle ne voulait pas que Jean fût seul avec elle. Elle ne voulait pas, non plus que Claudine restât seule. Cela lui paraissait évident maintenant qu'il y pensait. Et pourquoi ces précautions ? Elle redoutait donc les projets sinistres de Montmayeur ?

— Ce soir ! ce soir ! se disait-il, je saurai tout.

Et il frémissait à la seule pensée de ce qu'il pourrait surprendre. Que ferait-il ensuite ?

S'il surprend Jean versant du poison à Claudine, quel sera son devoir ? Son devoir d'homme, simplement, avant son devoir d'homme qui aime ?

— C'est horrible ! répétait-il, horrible, je voudrais être mort.

Le crime médité par Montmayeur n'atteignait pas seulement Claudine ; il prenait Georges par ce qu'il avait de plus cher, par la seule chose qui le rattachait à la vie : son amour pour Claudine.

Et il répétait en secouant la tête ce qu'il avait déjà dit tant de fois à Lucienne, à Claudine et ce qu'il se répétait tous les jours à lui-même :

— La maison des Montmayeur est maudite.

Quand il revit Lucienne, il lui dit :

— J'ai reçu une visite singulière.

Elle dit, très pâle, se doutant bien de l'effroyable angoisse du pauvre garçon :

— J'ai vu Courlande. Il m'a tout dit.

Il joignit les mains.

— Par pitié, Lucienne, dites-moi ce qu'il y a de vrai en cela. Cet homme n'a rien précisé, mais le soupçon, Lucienne, le soupçon est aussi horrible que la vérité même.

— Je ne puis rien dire, Georges. Ce soir, vous jugerez par vous-même.

Il la regarda longuement, avec reproche, les yeux pleins d'une tristesse navrante, d'un désespoir infini.

Puis, d'une voix profondément altérée :

— Soit. A ce soir, dit-il.

A suivre

DÉMÉNAGEMENT

Les bureaux et ateliers du MONDE ILLUSTRÉ ont été transférés au numéro 40 Place Jacques Cartier.